

MELANIE VIBERT ET L’AFFAIRE MONTAVEN – Extrait 1

Jean-Charles de Montallec, maire de Bourguaneuf depuis plus de trente ans, aimait se promener dans les hauts bois qui surplombaient sa petite cité. Il appréciait la douce fraîcheur des grands arbres qui incitait à la méditation. Le poids des ans se faisant trop lourd, il y venait de plus en plus souvent, essayant de se persuader que son existence avait été celle d’un honnête homme.

“ Enfin ! se disait-il. Si tel n’avait pas été le cas, aurais-je été élu six fois de suite maire de Bourguaneuf ? Serais-je le personnage le plus aimé et le plus respecté de la ville ? ”

Toutefois, dans ses moments de lucidité, il reconnaissait qu’il avait parfois commis des actes peu honorables qu’il parvenait aussitôt à excuser. Pourtant, plus le temps passait et plus le doute s’installait.

Jean-Charles de Montallec était une figure dans le département. Son nom, sa fortune personnelle et son passé réputé glorieux dans la résistance bretonne, lui valaient l’adhésion de ses concitoyens, fiers d’être représentés par un tel personnage.

Les gens l’admiraient et ne tarissaient pas d’éloges sur sa capacité à être, malgré sa stature, si proche d’eux, toujours disposé à offrir une oreille compatissante à leurs problèmes.

De Montallec avait soixante-quatorze ans. Il était le fils de Jacques de Montallec, Comte de Bourguaneuf, et de Diane de Vandrove, Baronne De Hautemont.

Le Comte Jacques, ruiné à la fin de sa vie, n’avait légué à son unique héritier qu’une grande bâtisse en ruine pompeusement appelée “ le château ” par les habitants de la petite ville. Ses parents disparus, Jean-Charles avait été couronné à trente ans, Comte de Bourguaneuf.

A force de travail, il avait réussi à redonner à son nom son lustre d'antan. Chevalier de la légion d'honneur, compagnon de la libération, il possédait toutes les distinctions qu'un homme de sa qualité pût obtenir. Il était décoré de la croix de guerre, de la médaille de la résistance, de la médaille du mérite et de bien d'autres encore. La seule qu'il n'avait jamais pu accrocher au revers de sa veste était la médaille du courage, mais notre homme, lucide, ne se demandait même pas pourquoi.

Jean-Charles de Montallec marchait lentement sur le petit chemin qui serpentait entre les arbres, la tête pleine de souvenirs. Son esprit était, au soir de sa vie, tout entier occupé par son unique amour de jeunesse. Comme il l'avait aimé. Comme il regrettait de ne pas avoir su comprendre, par lâcheté peut-être, ou parce qu'il était trop jeune, qu'elle était la femme de sa vie. Il avait préféré l'abandonner pour aller d'aventure en aventure, se disant, dans l'insouciance de son jeune âge, qu'il ne serait jamais trop tard pour revenir. Lorsqu'il était revenu elle avait quitté la ville. Il avait appris qu'elle avait refait sa vie et qu'elle avait eu un enfant. Jean-Charles en avait conçu un énorme chagrin et, étant un monstre d'orgueil, une énorme humiliation pour avoir été si vite remplacé.

Leurs vies se croisèrent dix-huit ans plus tard. Cependant, malgré son amour pour lui, elle avait refusé de retisser des liens si cruellement rompus.

Rempli de tristesse devant le gâchis qu'avait été sa vie sentimentale, lui qui avait tenu le bonheur entre ses mains, il sentit des larmes couler sur ses joues.

Alors qu'il longeait le ravin des Esparets, il entendit derrière lui un bruit de brindilles brisées. Il n'y prit pas garde car le chant des oiseaux, les branches craquant sous le poids des animaux, le vent soufflant dans le feuillage, tout était bruit dans le sous-bois.

Soudain, alors qu'il revoyait comme dans un rêve son unique amour

au temps de sa jeunesse, il sentit dans son dos une main qui le poussait vers le ravin. Il tenta bien de résister mais, très vite, il s'abandonna à son destin, acceptant ce châtement comme la juste sanction de ses actes passés.

Le vieil homme bascula dans le vide, sans un mot, sans un cri. Dans sa chute sa tête heurta une grosse pierre, et Jean-Charles de Montallec, Comte de Bourguaneuf, rendit son âme à DIEU.

Cette tragique disparition fut, comme le dirent les journaux le lendemain matin, une immense perte pour la collectivité. Elle était surtout l'épilogue d'une vieille, d'une très vieille histoire.

1

L'adjudant de gendarmerie Jacques Tibert, chef de la brigade de Bourguaneuf, s'ennuyait un peu dans son bureau. En ce début septembre, le village s'était vidé de ses touristes et les habitants avaient retrouvé le calme de la basse saison. Il avait certes des rapports à écrire et de vagues tâches administratives à satisfaire, mais ces activités ne parvenaient pas à l'occuper totalement.

De son fauteuil, il pouvait apercevoir les collines couvertes de bois qui surplombaient le bourg, et son esprit se mit à vagabonder dans ses souvenirs de jeunesse.

Il était né à Bourguaneuf et il les connaissait bien, ces bois. Enfant, il y allait souvent avec ses copains pour jouer, grimper aux arbres ou construire des cabanes. Plus tard, à un âge que l'on dit tendre, ce fut ses petites amies qui l'accompagnèrent. Ces évocations le firent sourire.

Après sa sortie de l'école de gendarmerie de Chaumont, il lui avait fallu quinze ans et de nombreuses demandes pour obtenir sa mutation dans sa ville natale. Il se souvenait encore de l'émotion qui l'avait

étreint, cela faisait déjà dix ans, lorsqu'il avait enfin reçu son ordre d'affectation. Il venait de perdre sa femme et c'était sans doute la raison pour laquelle les autorités avaient fini par céder.

Aujourd'hui âgé de quarante-huit ans, il comptait bien y finir sa carrière militaire.

De son mariage était née une fille, Mélanie. A vingt-deux ans elle habitait Paris où elle y poursuivait brillamment ses études.

Souhaitant exercer un métier susceptible de mettre en œuvre ses indéniables capacités de réflexion et d'intelligence, elle avait donc décidé de faire du droit afin d'embrasser, plus tard, une carrière dans la police, la gendarmerie ou la magistrature, elle n'était pas encore bien fixée.

Alors qu'Jacques était perdu dans ses pensées, la sonnerie du téléphone le fit sursauter. En pestant il décrocha le combiné et reconnut la voix du gendarme Bergaud qui assurait la permanence.

- Chef ! Le garde champêtre voudrait vous parler !

- Tu ne lui as pas demandé pourquoi ?

- Si, mais il a refusé de me le dire. Il tient à vous parler personnellement !

L'adjudant soupira et répondit d'une voix résignée.

- Bon, passes-le moi !

Jacques connaissait bien Philibert Blandin. C'était un ami d'enfance avec lequel il avait fait les quatre cent coups. D'ailleurs il connaissait à peu près tout le monde à Bourguaneuf.

- C'est toi Jacques ? demanda Philibert d'une voix essoufflée.

- Oui ! Que t'arrives-t-il ?

L'adjudant était inquiet. Il savait que si Philibert avait voulu lui parler personnellement ce n'était pas par défiance envers ses subordonnés mais parce que ce qu'il avait à lui dire était suffisamment grave pour qu'il ait tenu à en avertir le chef de la brigade, en priorité.

- Je viens de retrouver le corps du maire au fond du ravin des Esparets, laissa tomber le garde champêtre, dans un souffle.

Après deux secondes de silence, Jacques demanda d'une voix blanche.

- Il est mort ? Tu en es sûr ?

- Il n'y a malheureusement aucun doute !

Cette nouvelle l'atterra. Il savait que ce décès susciterait une grande émotion parmi la population et beaucoup de publicité dans la presse régionale et nationale. Il sentait confusément qu'une affaire de cette ampleur, pour peu qu'elle soit criminelle, était du genre à lui valoir une mutation pour les Kerguelen ou la terre Adélie.

- Bon ! Où est-il exactement ? finit-il par demander.

Connaissant tous deux parfaitement les bois, Philibert n'eut aucun mal à indiquer avec précision l'endroit où se trouvait le corps de De Montallec.

- Préviens le docteur Maréchal et les pompiers et retourne sur les lieux, j'arrive ! lui ordonna Jacques avant de raccrocher.

Il se leva brutalement, saisit son képi et sortit de son bureau en courant.

En traversant la salle d'accueil dans laquelle travaillaient les gendarmes, il s'écria.

- Lambert et Morilleux ! Prenez la clé de la voiture et suivez-moi ! Nous allons au ravin des Esparets. Je vous expliquerai en chemin !

Les trois hommes s'engouffrèrent dans le véhicule en direction du lieu du drame. Morilleux s'était mis d'autorité au volant. Ayant participé à des rallyes dans sa jeunesse, il avait une conduite sûre ce qui s'avérait utile dans de telles circonstances.

Jacques décida de ne pas mettre le gyrophare. Puisqu'on ne pouvait plus rien pour le maire d'après Philibert, il n'était pas nécessaire d'alerter la population en traversant les rues de la petite ville.

Chemin faisant, Il relata à ses équipiers le coup de téléphone du garde champêtre.

- Comment Blandin a-t-il découvert le corps ? demanda Lambert, une jeune recrue tout juste sortie de l'école de gendarmerie.

Cette réflexion fit tiquer Jacques. Malgré vingt cinq ans de métier il

n'avait pas eu le réflexe de poser à Philibert cette question pourtant élémentaire.

- Bravo Lambert ! répondit-il d'un ton faussement enjoué. Ce point est effectivement le premier que nous devons connaître. En conséquence, tu questionneras toi-même Philibert à ce sujet. Nous verrons si ses déclarations concordent avec celles qu'il m'a faites. Surtout, sois ferme car ce sacré garde champêtre est plutôt retors, je suis bien placé pour le savoir, ça fait quarante cinq ans que je le connais.

Rouge de plaisir, Lambert remercia l'adjudant tandis que Morilleux, jaloux de cet honneur fait à son collègue, enrageait au volant.

En arrivant sur les lieux du drame, ils découvrirent Philibert assis sur une souche. Lorsqu'il les aperçut, il se leva et vint à leur rencontre. Les hommes se serrèrent la main et Jacques demanda :

- Tu as une idée de la manière dont c'est arrivé ?

- A mon avis, répondit le garde champêtre d'un air détaché. Il a dû s'approcher trop près du précipice et il a glissé. Que veux-tu que ce soit d'autre, Hein ? Un meurtre ? Avoue que ça te plairait d'avoir ta photo dans le journal. " L'adjudant Tibert mène l'enquête ! ". Ça ferait bien non ?

- Tu ne crois pas que j'ai assez de soucis comme ça sans me coller un assassinat politique sur le dos ? C'est un coup à me retrouver dans la brigade routière à faire la circulation. Mais au fait ? Tu n'as pas l'air trop abattu par la disparition de monsieur le maire ?

Puis s'adressant à ses collègues, Jacques poursuivit d'un ton sévère :

- Messieurs, je crois que nous tenons là notre assassin !

Philibert blêmit.

- Tu rigoles ? protesta-t-il d'une voix blanche. Parce que pour moi, De Montallec c'était le maire ; rien de plus.

- Mais bien sûr vieille noix, que je rigole ! Je ne t'avais pas vu dans cet état depuis au moins trente-cinq ans, lorsque tu avais piétiné les

fraisiers du père Machecoule et que tu t'étais réfugié sous mon lit pendant que ta mère te cherchait dans les rues de Bourguaneuf pour te caresser les côtelettes avec un bâton.

Cette évocation fit rire les forces de l'ordre tandis que Philibert maugréait contre l'humour gendarmesque.

- Bon ! poursuivit l'adjudant. Montre-nous plutôt où se trouve le corps. Nous allons faire les premières constatations. Ensuite tu expliqueras à Lambert comment tu l'as découvert.

Philibert, rassuré, entraîna les trois hommes quelques mètres plus loin, près d'un vieil arbre tordu qui poussait en bordure de ravin.

Tout de suite, Jacques vit, vingt mètres en contrebas, le corps d'un homme allongé sur le dos. Il n'eut aucun mal à reconnaître Jean-Charles de Montallec.

- Tu es descendu pour voir s'il respirait encore ?

- Bien sûr que oui, sinon je ne t'aurais pas dit qu'il est mort. Décidément mon pauvre vieux, t'es toujours aussi futé que quand tu étais petit.

- Attention, monsieur le garde champêtre ! répondit Jacques en prenant un air sévère. Insultes à un représentant de la loi dans l'exercice de ses fonctions. Ça peut vous coûter cher.

- Ça va...écrase, tu veux bien ? Vous feriez mieux de descendre dans le trou pour faire votre boulot. Parce que, pendant que vous menacez les honnêtes citoyens, c'est le contribuable qui paye. Et puis faites attention de ne pas vous casser une patte, la pente est raide et le terrain, accidenté.

- Bien ! Toi tu restes ici pour attendre le médecin et les pompiers. Au fait, tu les as bien prévenus ?

- Mais oui ! D'ailleurs les voilà !

En prêtant l'oreille, Jacques perçut la sirène caractéristique des soldats du feu. Il en fut soulagé. Il n'aurait pas à descendre. Il n'avait plus vingt ans et dégringoler dans le précipice lui avait paru un exercice périlleux.

Les secours arrivèrent deux minutes plus tard, suivis par le docteur Maréchal dans sa voiture grise. Après les salutations d'usage, Tibert leur désigna le corps qui gisait vingt mètres plus bas, et le médecin descendit aussitôt avec les pompiers afin de procéder à l'examen de la victime. Lorsqu'il eut terminé, il s'écria à l'adresse d'Jacques.

- Il est probablement mort sur le coup lorsque sa tête a heurté la grosse pierre qui est à côté de lui. Maintenant, nous pouvons le remonter pour l'envoyer à la morgue. Je demanderai tout de même une autopsie par acquit de conscience. Je ne délivrerai le permis d'inhumer, qu'après !

Pendant que les pompiers s'affairaient, Lambert, sur ordre d'Jacques, procéda à l'interrogatoire de Blandin.

- Comment avez-vous découvert monsieur le Maire ?

- Très simplement ! Alors que j'effectuais ma tournée dans le bois, j'ai remarqué une trace de glissade. Ça m'a semblé bizarre. Je me suis approché et j'ai vu !

- Qu'avez-vous fait ensuite ?

- Hé bien ! Après quelques instants de stupéfaction en reconnaissant le Comte, je suis descendu pour voir s'il respirait encore, mais sans me faire beaucoup d'illusions.

- Après ?

-Après ? s'emporta Philibert. Vous commencez à me les briser avec vos questions. Je suis remonté, je suis rentré chez moi le plus vite que j'ai pu et j'ai appelé Jacques.

- Pourquoi ne pas avoir téléphoné de la première maison venue ? fit remarquer insidieusement le gendarme.

- Parce que je voulais que vous soyez les premiers prévenus. Si j'avais appelé de chez un voisin, tout le village aurait été au courant avant vous et serait arrivé ici pour piétiner d'éventuelles traces suspectes. On vous apprend quoi à l'école de gendarmerie ? Parce qu'à celle des garde champêtres ...

Vexé par cette leçon, Lambert, rouge de colère, s'apprêtait à

répliquer lorsque Jacques intervint.

- Ne te fâche pas, Philibert. Lambert le sait parfaitement mais c'était juste pour essayer de savoir si tu ne nous cachais pas quelque chose. On apprend ça aussi à Chaumont.

- Ce sont des méthodes de gestapiste, si tu veux mon avis.

- Quoi qu'il en soit, ce n'était qu'un interrogatoire de routine et il n'y a aucune raison de mettre en doute tes déclarations. N'est-ce-pas Lambert ?

Celui-ci opina.

- As-tu remarqué quelque chose de bizarre ? poursuivit Jacques.

- Ben non ! s'adoucit Blandin. Et puis je n'ai pas eu la présence d'esprit de chercher des indices. Je ne suis pas gendarme, moi !

- Bien ! Tu passeras à la brigade pour signer ta déposition. Maintenant tu peux rentrer chez toi ; bonne soirée Philibert !

Le garde champêtre salua les gendarmes et, les mains dans les poches, regagna sa demeure à Bourguaneuf.

Après avoir déposé le corps de Jean-Charles dans l'ambulance, les pompiers et le docteur Maréchal prirent congé de Tibert et de ses hommes. Restés seuls, Jacques s'adressa à ses équipiers.

- Balisons le périmètre, ensuite nous irons au château pour prévenir la famille. D'habitude c'est le rôle du maire, mais là ...

Les trois hommes disposèrent les barrières réglementaires puis remontèrent en voiture. En chemin, Jacques qui avait pris le volant, demanda à ses hommes :

- Que pensez-vous de cette histoire ?

- Pour moi, répondit Morilleux qui tenait à effacer l'affront de l'aller, c'est un banal accident. Il est connu que le maire aimait se promener dans les bois. Il devait avoir la tête ailleurs. Il s'est approché trop près du précipice et lorsqu'il s'en est aperçu il a eu un mouvement de panique. Il a été déséquilibré et il a glissé.

- Ça me semble être une excellente hypothèse. Qu'en penses-tu, Lambert ?

- De deux choses l'une, répondit doctement le gendarme. Ou c'est

un crime ou c'est un accident. Il y a bien des traces de pas, mais comme beaucoup de monde a marché ici depuis une demi-heure il est assez difficile de discerner celles d'un éventuel assassin. Et puis, qui aurait eu envie de tuer De Montallec ? Il était très populaire par ici, sauf auprès du garde champêtre. Ceci dit, je ne crois pas au meurtre d'autant que cette partie du chemin est assez dangereuse. Je suis plutôt de l'avis de Morilleux.

- Moi aussi je penche davantage pour la thèse de l'accident et je serais surpris si l'autopsie nous démontrait le contraire ! se félicita Tibert.

C'est ainsi que, de considérations en considérations, les gendarmes arrivèrent au château vers vingt heures.

Le Comte était veuf. Il n'avait qu'un fils qui demeurait à Paris et qui ne venait à Bourguaneuf que deux ou trois fois par an.

La demeure des De Montallec n'était habitée que par le maire et deux ou trois domestiques.

Jérôme, le majordome, accueillit les gendarmes sur le perron. Avant qu'Jacques n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche, Il lui dit d'un air contrit.

- Nous avons déjà été avertis de la mort de Monsieur, Quel triste événement. J'ai prévenu Monsieur Edouard, le fils de Monsieur. Il sera là dès demain matin. Voulez-vous entrer pour boire une petite liqueur afin de vous remettre de vos émotions ?

- Merci Jérôme, mais nous devons retourner à la gendarmerie. Nous repasserons demain en fin de matinée pour voir Monsieur Edouard.